

Taylor, John H. *Ottawa: An Illustrated History*. Toronto: James Lorimer and Company and Canadian Museum of Civilization, National Museums of Canada, 1986. Pp. 232. Illustrations. \$27.95 cloth

Caroline Andrew

Volume 16, numéro 1, june 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017954ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017954ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Andrew, C. (1987). Compte rendu de [Taylor, John H. *Ottawa: An Illustrated History*. Toronto: James Lorimer and Company and Canadian Museum of Civilization, National Museums of Canada, 1986. Pp. 232. Illustrations. \$27.95 cloth]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 16(1), 128–130.
<https://doi.org/10.7202/1017954ar>

d'autre part, ont façonné puis refaçonné plusieurs fois ce petit coin de ville. Le propos de P. Lambert n'a toutefois pas toujours toute la clarté souhaitable : surtout lorsque l'auteure établit un lien peu explicité, mais semble-t-il déterminant, entre des modes d'occupation et des systèmes capitalistes imprécis.

Pour sa part, P.J. Smith est préoccupé de retracer les courants de la pensée planificatrice qui ont modelé, au Canada, les pratiques de la planification urbaine et régionale et de jauger l'importance véritable de chacun. Son étude de la législation albertaine de 1929, alors avant-gardiste sur plusieurs points, nous indique qu'au Canada, les techniques de la planification sont surtout le résultat d'une assimilation des pratiques planificatrices de la Grande-Bretagne en y adaptant plusieurs des nouveautés américaines de l'époque.

Des trois articles du recueil portant sur la configuration des gouvernements locaux, celui de J.H. Taylor est indéniablement le plus original et le plus stimulant. Sa chronologie de la montée et du déclin de l'autonomie municipale face au pouvoir provincial, depuis 1800, tente une hypothèse qui intègre, ce qui est rare, toutes les parties de la confédération canadienne. La naissance et la montée de l'autonomie municipale dans toutes les provinces serait le résultat d'un phénomène d'identification forte des élites économiques montantes avec les places urbaines. Au fur et à mesure que des secteurs de l'économie ont échappé à l'emprise de cette relation, que les élites ont cessé d'appartenir à un espace pour s'identifier à une organisation, l'autonomie municipale a été de plus en plus soumise aux diktats des gouvernements provinciaux.

Taylor dégage une périodisation des relations municipales-État central qui est implicitement admise par P. Wichern et M.P. McCarthy. Les années entourant la Première Guerre mondiale forment le point de rupture le plus significatif. À l'interventionnisme provincial sélectif, des années 1880-1910/1920 succède un interventionnisme multiforme, plus substantiel et plus envahissant (Taylor). Par ailleurs, les côtoiements politiques entre les leaders de la banlieue et ceux de la ville centrale qui ont souvent eu pour résultat l'annexion de la banlieue, sous l'influence partielle du mouvement de réforme urbaine et des idées progressives en général (McCarthy) se transforment en un état d'opposition nette et continue. La gestion du rapport ville-banlieue et la gestion de la croissance suburbaine exige de nouvelles solutions perceptibles dans le passage du réformisme municipal au réformisme métropolitain (Wichern).

Dans ce dernier bloc d'articles, les auteurs abordent de manière plus explicite l'aspect comparatif. Sans nier les différences d'approches, ils ont plutôt tendance à insister sur l'existence d'un parallélisme fort entre les expériences canadiennes et américaines; un parallélisme qui n'est qu'atténué par certains décalages temporels.

Le dernier article du recueil tente de situer ces comparaisons partielles dans un contexte plus large. Le texte de Mercer et Goldberg s'interroge sur l'existence d'une telle chose que «la ville nord-américaine» en prenant pour variable explicative (ou indépendante) la culture socio-politique, les valeurs les plus largement partagées, de chacune des deux sociétés nord-américaines de langue anglaise. Prudents, les auteurs ne proposent aucune conclusion tranchée car beaucoup d'études empiriques seront nécessaires avant d'y arriver. Néanmoins, ils cherchent à sensibiliser le lecteur au fait que l'orientation généralement plus individualiste de la culture sociale américaine, d'une part, et la plus grande réceptivité des canadiens à l'intervention des pouvoirs publics, d'autre part, ont logiquement tendance à façonner une vie urbaine collectiviste au Canada et plus privatisée aux États-Unis.

Les monographies, interprétations et mises en situations, dont on vient de faire état à gros traits intéresseront les spécialistes et les étudiants en histoire urbaine au Canada. Bien sûr, l'ouvrage n'a pas de prétention totalisante. Il n'a pas de portée théorique générale et les aspects laissés dans l'ombre sont nombreux. En dresser la liste serait cependant un exercice de peu d'utilité. Le recueil de Stelter et Artibise remplit bien sa mission exploratoire : mettre en évidence la nécessité, en histoire urbaine, de considérer les effets du politique sur le paysage urbain et susciter de nouvelles recherches en ce domaine.

Jean-Pierre Collin
INRS-Urbanisation
Montreal

Taylor, John H. *Ottawa: An Illustrated History*. Toronto: James Lorimer and Company and Canadian Museum of Civilization, National Museums of Canada, 1986. Pp. 232. Illustrations. \$27.95 cloth.

Ottawa: An Illustrated History is a very attractive book — almost too attractive. With its abundant illustrations and pages wider than they are long one's first impression is that this must be a sort of coffee-table book — heavy on appearance but light on content. But this is not the case. Far from being merely decorative, the illustrations are an integral part of the argument of the book. They bring to life such abstract categories as "economic factors" — we see the logs going down the Ottawa River — and "community factors" — we see the St. Jean Baptiste parade of 1913. It is indeed interesting to see how many of them — particularly from the earliest period but also the most recent — feature the rivers and their impact on the physical development of Ottawa. This is particularly interesting in view of the National Capital Commission's recent efforts to give back to the rivers their central place in the capital. The post-war development

of the city turned its back on the rivers but we are now coming back to an understanding of how important they are to the definition of the city and the region. And certainly John Taylor's book reminds us of this — in a particularly vivid way through the illustrations but also in the text.

For John Taylor there are certain themes that have marked Ottawa throughout its history and these themes are used in the book to integrate the wide variety of material that is presented. "Fragmentation, marginality, and corporate oversight emerged from the outset as the three themes that would resonate through Ottawa's history from those early days until the present" (p.20). According to Taylor, the different groups of elites in Ottawa have never been able to agree on a common development strategy and no one group has been able to impose its will. The different groups have been defined in terms of language, religion, politics and economic position. The second persistent theme is the marginality of the city — Ottawa and Hull are far from both provincial capitals and also far from the economic centres of Canada — Montreal and now Toronto. And thirdly, Ottawa has been, more or less, a series of "company towns" — the present-day dominance of federal activities has merely replaced the earlier roles played by Colonel By and government canal-building, the timber trade and the lumber trade. One might think that the first and third themes were somewhat contradictory — company towns are usually thought of as being dominated by one development strategy — but for Taylor the two have been associated in Ottawa's development. The imposition of dominance came from outside while the fragmentation was the result of the internal forces of the region. Fragmentation and dominance are therefore linked. These three themes emerge throughout the book but not in a heavy-handed manner — they are used to highlight certain developments and to illustrate perennial problems that the city has had to face throughout its history.

I liked the use of the themes but I found some difficulty in understanding exactly what was meant by the fragmentation theme. The marginality of Ottawa from the centres of decision and the series of corporate oversights seem clearly true for Ottawa and understandable in their consequences. This is less so in the case of the elite fragmentation. Taylor has indeed shown that there have been a number of different communities within Ottawa, each with its own elites, but one has less sense as to whether Ottawa is really more fragmented than other places. Andrew Sancton's recent book on the governing of Montreal, to mention only one example, describes the cleavages between the French- and English-speaking communities as having been an enormous obstacle to governing Montreal. Perhaps we are not to understand Ottawa's elite fragmentation as having been worse than elsewhere but simply as something that existed. If so, its relationship to the series of corporate designs that have been imposed on Ottawa — from Colonel By to the federal government — should be spelled out in greater detail. One could argue that given the importance of the corporate designs —

as Taylor shows well — there may well have been no reason for the community elites to agree. If the basic direction of Ottawa's development was to be decided by the externally imposed overview, the different groups within the community would have no interest in coming to an agreement. However, at times, Taylor seems to be arguing that in fact it was the lack of agreement of the elites that brought about the externally imposed domination.

The abundant and varied material presented in *Ottawa: An Illustrated History* is also given structure and shape by the fact that each period is studied according to the same basic categories — economic factors, demographic and social factors, the physical development and, finally, political and community factors. Each chapter moves from broad environmental factors to a discussion of the internal development of the city in both its physical manifestations and in the study of those individuals whose influence on the city has been recorded as having been significant. This division does not so much represent a vision of causality — environmental factors bringing about changes in demography which are then translated into community changes — but rather a way of systematizing and ordering information.

This categorization works — up to a point. It does allow John Taylor to deal with a broad range of subjects for every period and to ensure that the complete range is touched on for every period. But the book is still subject to the problem of the gaps in our knowledge about the different periods and the difficulties of trying to evenly treat periods that have been unevenly studied. To be more specific the earlier chapters give more detailed attention to the economic sections and comparably less to the urban landscape whereas the reverse is true for the chapters dealing with post-Confederation Ottawa. One gets a rapid first impression from the book that early Ottawa had broad strategies for economic development (most of which did not work out, but that's another issue) that dealt with Ottawa in relation to other cities but that in the recent period this has been replaced with a vision that is limited to questions of internal development. This impression is clearly not an accurate one but it does, in part, reflect the kind of research that has been done. And, inevitably, the author of a general history, even someone who has done as much work on the subject as John Taylor has on Ottawa, is limited by the research that exists. There has been little work done on the twentieth century economic strategies of Ottawa's development and comparably little on the social relations of early Bytown and this research imbalance explains why *Ottawa: An Illustrated History* has a somewhat funnel-shaped vision going from a very broad context for the early nineteenth century to an analysis that is more and more detailed as it moves into the twentieth century. From macro-history to micro-sociology.

But, despite these difficulties, this is an important and a useful book. We finally have a history of Ottawa that sets its development in an understanding of the economic realities

on which the city was built. Political changes are related to economic and demographic changes so that, for instance, the changing municipal ward boundaries can be understood in terms of changing power relations between different classes and different ethnic groups. And, perhaps the most valuable contribution, in linking economic and political developments, John Taylor never loses sight of the way these developments manifested themselves physically. This concern for spatial development and for the physical shape of the city is clear throughout *Ottawa: An Illustrated History*. And this brings us back to the value of the illustrations and their role in rendering the sense of space.

Caroline Andrew
Vice Dean for Research
Faculty of Social Sciences
University of Ottawa

Linteau, Paul-André, René Durocher, Jean-Claude Robert et François Ricard. *Le Québec depuis 1930*. Montréal: Boréal, 1986. Pp 740. Illustrations, cartes. \$29.95.

Messieurs Durocher, Linteau et Robert nous offraient il y a déjà quelques années (1979) un ouvrage intitulé *De la Confédération à la crise*, premier tome de cette «Histoire du Québec contemporain». C'est la même équipe, enrichie de François Ricard, qui nous livre ce second volet tant attendu des professeurs et des étudiants en histoire, mais aussi de tous ceux que l'histoire du Québec intéresse.

Les auteurs ont pris le parti de diviser l'ouvrage en trois sections, lesquelles couvrent les trois grandes «époques» spontanément indentifiables. La première partie va de 1930 à 1945, et c'est sûrement celle qui offre le moins d'uniformité. Si l'on y va, bien sûr, d'une crise à une autre, il demeure que la Grande Dépression pose aux populations des problèmes qui sont souvent à l'opposé de ceux de la Seconde guerre mondiale. Aussi trouvera-t-on neuf premiers chapitres dressant le tableau de la sombre décennie 1930, alors que les quatre derniers de cette section, s'ils ne concernent pas exclusivement des phénomènes post-1939, s'attachent à des facteurs de changements (les chapitres s'intitulent «La mutation du fédéralisme», «La nouvelle culture de consommation» et «De l'ordre et de l'aventure»; ce dernier chapitre porte sur les arts) que l'on identifie volontiers avec la période 1939-1945. Qu'on se souvienne seulement de la phrase de Jean-Charles Falardeau, qui pour illustrer les changements survenus à ce moment référait à la destinée de la descendance de Maria Chapdelaine... Quant à la seconde partie, intitulée «A l'ombre de Duplessis», elle concerne la période 1945-1960. On y retrouve une analyse des changements qui touchent alors la province, tant au niveau du développement industriel et économique, de l'organisation sociale et politique que de la culture. Et parallèlement à ces changements

trouve-t-on en filigrane, tout au long du texte, la liste des immobilismes: les institutions s'accordent mal aux réalités nouvelles. Des chapitres s'attachent plus spécifiquement aux difficultés causées par une gestion de l'Etat particulièrement conservatrice: «Prospérité et pauvreté», «Deux institutions débordées» (les églises et l'école), «L'âge de l'impatience», «Gouverner dans la stabilité» et «Nouveau fédéralisme et autonomie provinciale». L'inadaptation des institutions aux nouvelles réalités laisse prévoir les débordements de la période suivante: c'est, dans ces quinze chapitres, les réformateurs de tous poils que l'on entend piaffer d'impatience. La dernière section de l'ouvrage, intitulée «Sous le signe de la révolution tranquille de 1960 à nos jours», est la plus longue. Et la multiplicité des sujets à aborder a forcé les auteurs à multiplier les courts chapitres: on en compte vingt-cinq. Il est facile de trouver deux lignes directrices cependant: le développement du rôle de l'Etat provincial, tant dans les domaines économiques, sociaux que culturels, et le mouvement nationaliste. Le lecteur trouvera là des pages sur tous les phénomènes qui marquent le Québec contemporain, entre autres: l'émergence de nouvelles élites, l'omniprésence de l'Etat, la question linguistique, les mouvements féminins ou féministes, etc.

Ce second volume garde, avec le premier, certains airs de familles. Les auteurs ont choisi en effet de traiter un certain nombre de thèmes, que l'on retrouve, plus ou moins longuement abordés, dans chacune des parties des deux tomes. Il s'agit là d'une tentative de bilan, bien réussie d'ailleurs, des connaissances sur les sujets qui ont retenu l'attention des historiens depuis le dernier quart de siècle. Le lecteur trouvera donc à la fin de chacun des chapitres une courte bibliographie qui réfère aux textes les plus significatifs ayant été publié sur chacun des sujets abordés. Cet ouvrage témoigne donc bien des orientations de l'historiographie québécoise et de l'état de la connaissance. Il rend aussi compte du mouvement des idées. Si le premier volume réjouissait fort Stanley Bréhaut Ryerson, lors d'un congrès tenu à l'Université du Québec à Montréal peu après la parution de l'ouvrage, par sa très légère teinte «matérialiste historique» («Au sommet de la société québécoise, domine la bourgeoisie qui contrôle les grands organes de décision politique et économique. Cette classe s'est constituée grâce à l'accumulation du capital» (. . .) «C'est la propriété du capital qui définit la bourgeoisie. Sa propriété, mais aussi sa mise en oeuvre par l'emploi du travail salarié» (. . .) «Cette classe domine d'ailleurs la société. Son contrôle sur les institutions politiques est manifeste. Les hommes d'affaires sont nombreux dans les parlements et les cabinets aussi bien que dans les conseils municipaux, assurant ainsi une parfaite cohésion entre leurs objectifs économique et ceux de l'Etat» (*De la Confédération à la crise*, pages 167,169), cette teinte me semble s'être estompée dans le second tome, comme elle l'est dans la production historique de nos jours. N'y a-t-il pas que jusqu'au projet national, et même le référendum de 1980, qui ne sont l'objet que de paragraphes sans passion. Est-ce là retenue pudique? Ce me semble du à l'effet lénifiant du